



Le Labyrinthe de la Vérité

Roman

Rmyste

Extrait...

On se posa dans le hall de la tour nord pour essayer de garder un peu de chaleur. Je pouvais voir les dents de Miguel bouger toutes seules. Ses cheveux roux tombaient sur ses yeux noisette et recouvraient ses taches de rousseur. Je connaissais Miguel d'aussi loin que remontaient mes souvenirs. Un pote de cité sur qui tu pouvais compter en cas de coup dur. Je l'avais embrigadé dans une entreprise pas vraiment légale, mais intéressante d'un point de vue financier. Cent francs chacun était une grosse somme pour nous. Surtout qu'il ne fallait pas faire grand-chose, juste observer, siffler et courir si on voyait quelque chose de suspect. Comme je lui avais dit plusieurs fois : « Simple, sans danger et beaucoup de tune ».

—J'ai froid, se plaignit-il.

—T'inquiète, pense à la tune qu'on va se faire. Tu comptes acheter quoi avec ?

—À manger. Et toi ?

—Moi des baskets et un survêt. J'aurai la classe avec.

—Ouaich c'est clair !

—Bon je vais dehors regarder l'arrivée des voitures. Reste dans le hall, OK ?

Quinze minutes plus tard, deux voitures aux quatre anneaux arrivèrent lentement avec des plaques d'immatriculation étrangères. Dès leur arrivée, il y eut une effervescence dans toute la cité. Une bonne cinquantaine de personnes sortirent des caves et des barres d'immeubles au même moment. Je retournai dans le hall de l'immeuble Nord. Miguel était accroupi dans un coin. J'étais tout excité, dans une heure nous allions gagner cent francs de plus, je m'imaginais déjà en train d'acheter mes fringues.

—Hé ils sont arrivés. Ils vont décharger, t'as vu quelque... ?

Miguel n'était pas accroupi en fait, mais assis par terre et menotté. Je fus pris de panique, je sifflai deux fois immédiatement et je détalai à la vitesse de la lumière.

Tout s'accéléra. J'entendis des personnes parler dans des talkies-walkies, puis des pas derrière moi. Je tournai à droite pour me réfugier dans les caves de la barre quand un homme immense me barra la route. Là, ce fut le chaos total. Il y avait des coups de feu dans tous les sens, des sirènes, des cris, du sang.

L'homme en face de moi m'empoigna comme un simple fétu de paille. En moins de dix secondes, j'étais sur le ventre, les menottes aux poignets et sur la tête un pied de gendarme.

—Si tu bouges ou tu parles je te descends sale nègre !

Je ne mouftai pas un mot. Je voyais des flammes sortir des revolvers des flics, j'entendais des bruits assourdissants et mes potes de cité riposter. J'étais comme dans un film. En deux minutes à tout casser, les coups de feu stoppèrent. J'entendis des pneus crisser et les deux tons de la police retentir juste derrière. On me souleva de terre pour me mettre dans une fourgonnette blindée avec quatre autres guetteurs. Il n'y avait pas de Miguel. Il devait être dans une autre voiture. Je vis au moins quatre ambulances se garer à côté de la fourgonnette. Elle démarra et nous amena au commissariat du centre-ville. Malheureusement pour moi le cauchemar ne faisait que commencer...

Arrivés au commissariat, tous les guetteurs de la cité qui avaient été chopés furent repartis chacun dans une pièce différente pour l'audition. J'étais perdu, je ne pensais qu'à une chose : mon père allait me défoncer la tête s'il l'apprenait.

—Nous sommes le vendredi 27 novembre 1987, il est 23 h 45, vous êtes placé en garde à vue à compter de maintenant. Décline ton ident...

—Vous ne m'avez pas lu mes droits, le coupai-je.

Le policier éclata de rire.

—Tu es en France jeune homme. Tu n'es pas dans un film américain !

Le policier s'adressa alors à son collègue qui était placé derrière moi.

—Les gosses de maintenant sont intoxiqués par les films.

J'entendis des rires derrière moi. Il réorienta son regard sur moi.

—En France on ne dit pas les droits au gardé à vue. Maintenant nous allons commencer l'audition. Nom, prénom, date de naissance... Nom et prénom de tes parents...

J'étais sous l'eau avec tout ce flot de questions. Je répondis à toutes sans exception. Je dus leur raconter le genre de rapport que j'avais avec le dealer de la cité. J'ai ensuite découvert qu'ils avaient des photos de moi. Ils m'obligèrent à leur rendre mon billet de cent francs.

Une fois l'interrogatoire terminé, je demandai :

—Où est Miguel ? Je ne l'ai pas vu depuis qu'on est arrivé ici.

—Inquiète-toi plutôt de ce qui va se passer avec tes parents. Ils ont été prévenus et ton père va arriver dans quelques minutes.

Ma peur monta d'un cran. Il allait me détruire en me voyant. On ouvrit la porte à mon père. J'avais l'impression que ses yeux me lançaient des éclairs. Il s'approcha de moi et me mit une énorme claque qui me fit valdinguer par terre sous la puissance de l'impact. Le policier qui m'interrogeait intervint.

—Monsieur Nelson, vous réglerez vos comptes chez vous. Pas ici, car nous serions obligés d'intervenir.

Je n'en revenais pas de ce que le policier venait de dire. Il lui donnait l'autorisation de me défoncer la tête à la maison, mais surtout pas au commissariat sinon il serait obligé d'intervenir... Mes larmes se mirent à couler, j'implorai l'autre policier de me garder au poste, mais il détourna les yeux. À peine sorti du commissariat, mon père me balança un énorme coup de poing.

—Tu as à manger ! Tu as tout ce qu'il te faut et tu fais le guet pour des dealers ! Et pour cent francs ! Sais-tu qu'il y a eu des morts dans la cité ?

Mon père empestait l'alcool comme tous les jours, mais ce soir-là son haleine était encore plus chargée que d'habitude. Ma peur augmentait au fur et à mesure que l'on se rapprochait de l'appartement. Une fois arrivés chez nous, ma mère me serra dans ses bras. Mon père l'écarta d'un revers de bras. Tout en me fixant de son regard noir, il sortit de son pantalon sa fameuse ceinture épaisse en cuir lestée d'une grosse boucle en métal, et le festival commença. Ma mère le supplia d'arrêter, mais il n'écoutait pas. À la fin je ne sentais plus rien. J'étais comme sorti de mon corps et je le regardai me frapper sans s'arrêter. Ma sœur, sans doute réveillée par les cris de ma mère, arriva et stoppa les coups de mon père en criant.

—Tu vas le tuer ! Papa, si tu m'aimes arrête, je t'en supplie !

Et les coups cessèrent.

J'étais en sang, mon arcade était ouverte en grand, mes lèvres étaient explosées. Je ne voyais plus rien d'un œil. Je n'arrivai même plus à pleurer ni à parler. Je pouvais juste observer d'un œil ma sœur et ma mère se précipiter sur moi. Mon père regarda ses mains suintantes de mon sang.

—Il n'ira pas à l'hôpital, dit le monstre.

Il ne voulait pas que ça se sache. Ma mère pleurait à côté de moi et elle n'arrêtait pas de dire tout en sanglotant :

Je suis désolée, je suis désolée...

Retrouvez

« Le Labyrinthe de la vérité » sur

<https://libre2lire.fr/livres/le-labyrinthe-de-la-verite/>

ISBN Papier : 978-2-38157-254-3
ISBN Numérique : 978-2-38157-255-0

200 pages – 16.00 €

Dépôt légal : Juin 2022

© Libre2Lire, 2022

